

L'islam à l'épreuve de la pensée critique

Benoît Virole

2015-2021-2023

À partir des apports des sciences humaines, en sociologie, en histoire des religions, en psychanalyse et en sciences cognitives, nous mettons en réflexion quelques spécificités de l'islam, centrées sur la structure de sa croyance, le recours au raisonnement par cas, la disjonction entre fait et cause, l'indistinction entre politique et religieux, le non-sens de l'individualité. Ces spécificités rendent objectivement difficile la coexistence de l'islam avec la raison laïque dont les fondements sont apodictiques (démonstration par le principe de non contradiction) et où la séparation entre politique et religieux est une exigence centrale pour l'avènement d'une pensée subjective.

Mots-clefs

Psychanalyse Religion Complexité

Les questions posées par l'islam

Les meurtres de janvier 2015 à Paris de dessinateurs humoristiques, de Juifs, de gardiens de la paix et de personnes présentes sur les lieux des attentats, mettent tous les citoyens de la République française devant la nécessité de réfléchir et d'agir, chacun à sa manière, chacun selon ses possibilités, pour qu'une telle volonté destructrice ne puisse plus se concrétiser. La montée en puissance du Front National, aux dernières élections, est un signe avant coureur inquiétant. Il annonce la survenue d'une période trouble où la question posée à la République par la présence de l'islam prend une place centrale. Nous ne pouvons laisser l'extrême droite s'accaparer le monopole de cette question et nous enfermer dans un déni outragé. Ce texte est notre contribution citoyenne à cette question. Limité par la portée de nos connaissances et l'étroitesse de notre poste d'observation, cet essai sur l'islam tente d'énoncer, de la façon la plus claire et synthétique possible, notre analyse de la situation. Il n'a aucune autre prétention que celle de l'exercice d'une pensée libre cherchant à mettre en mots une réalité traumatique. Commençons par une évidence

dont l'énoncé ne devrait pas être nécessaire mais dont les circonstances invitent à la réaffirmation : amalgamer les auteurs de ces meurtres à l'ensemble des personnes de confession musulmane est une contre-vérité. Mais il est devenu impossible de se détourner d'un fait manifeste : ces meurtres ont été commis *au nom de l'islam*. Ce constat entraîne quatre questions fondamentales :

1. Qu'il y a-t-il dans l'islam, soit dans son essence, soit dans son dévoiement, qui puisse susciter, inciter, rendre légitime, tolérer une telle haine meurtrière ?
2. Pourquoi l'intégration des Français de confession musulmane à la culture républicaine est-elle plus difficile que pour les Français avec d'autres confessions ? Doit-on invoquer des déterminants sociologiques - réponse prédominante - ou existe-il un facteur causal lié, tout ou en partie, à l'islam en tant que religion favorisant fortement le communautarisme ?
3. Comment se fait-il qu'aujourd'hui en 2015, la plupart des conflits en Europe et en Asie, recoupent des confrontations armées dans les-

quelles la question de l'islam est engagée?¹
 Dans ces conflits, s'agit-il uniquement de l'habillage religieux d'antagonismes nationaux, ethniques, géopolitiques ou est-on en présence d'une confrontation généralisée entre l'islam et les autres civilisations? La thèse de Huntington du conflit des civilisations est-elle corroborée par l'actualité? Assistons-nous à une nouvelle phase du conflit millénaire entre l'islam et les sociétés non musulmanes?²

4. Comment expliquer la dynamique de l'expansion de l'islam, y compris dans les sociétés occidentales et quel est son lien avec la mondialisation? Pourquoi les sociétés musulmanes qui s'ouvraient à la modernité jusqu'aux alentours des années 1970, avec l'abandon du voile, la libération de la femme (Tunisie, Egypte, Turquie,...) se sont-elles rétractées et cherchent-elles à revenir à des idéaux sociétaux datant de l'époque du Califat? L'explication réside-t-elle dans la déception des bienfaits sociaux de l'occidentalisation ou dans une dynamique présente dans l'islam et interdisant l'évolution vers les valeurs de liberté, d'individualité, d'égalité entre les sexes? Pourquoi l'islam résonne-t-il si bien avec les imaginaires contemporains au point de susciter de multiples conversions « éclairs » chez des jeunes, parfois issus de familles françaises de culture chrétienne, et les poussant à prendre les armes contre leurs compatriotes? L'islam possède-t-il en son sein les germes d'une aliénation paranoïaque? Comment comprendre qu'il devienne un refuge pour ces enfants perdus et les pousse au meurtre et au suicide?

1. La situation actuelle en Afrique est exemplaire : les lignes de conflit recoupent celles de l'extension de l'islam. Mais on retrouve le même phénomène sur les autres continents.
2. Il est vrai que nombre de conflits actuels prennent plutôt la forme d'une guerre de religion à l'intérieur de l'islam entre sunnites et chiites. Mais, globalement le conflit potentiel entre islam et Occident est tangible partout même masqué par les politiques régionales en particulier américaines (avec l'Arabie Saoudite notamment).

Nos sources

L'islam est une civilisation, un monde, une histoire. Composante majeure de la culture mondiale, il est porteur d'une œuvre de civilisation, qui permet à des millions d'hommes et de femmes de vivre ensemble dans des sociétés hautement élaborées. Sa complexité défie toute analyse simplificatrice. Nous sommes conscients des limites de notre propre conception bâtie sur une observation externe. Nous n'avons aucune connaissance particulière de l'islam et la portée de notre contribution est dépendante de nos sources. La première est purement livresque et joint la lecture – sérieuse – du Coran et des textes de l'islam (Hadith) à celle des auteurs en sociologie, en psychologie, en sciences politiques et en histoire des religions³. Plusieurs de nos arguments sont tirés de ces dernières sources et sont dépendants de leur véracité. La seconde est celle de notre propre parcours intérieur, ayant emprunté la voie de la psychanalyse, allant d'une enfance élevée dans la foi chrétienne, à un âge adulte assumant un athéisme réfléchi. Pour nous, quitter une foi native, véhiculée et valorisée par notre famille, pour l'athéisme n'a pas été une facilité paresseuse mais une voie difficile imposant le doute et un travail réflexif de déconstruction de l'illusion religieuse. Penser en athée ne signifie pas se désintéresser de la question religieuse et mépriser ceux qui ont la foi. La question religieuse est constante et inévitable dès lors qu'on accepte d'aller au-delà des certitudes banales. Pourquoi la souffrance humaine? Pourquoi le mal? Pourquoi le bien? Quel est le sens d'une existence? Le sens de la finitude de soi? Toutes ces questions sont présentes et réactivées lors des événements marquants de la vie (décès de personnes proches, maladies, drames...). L'athéisme assume la déconstruction de l'illusion religieuse et la solitude d'une pensée orpheline tentant de donner sens à l'existence par la connaissance, la réflexion et l'éthique. La troisième source est celle de notre expérience professionnelle de psychana-

3. En particulier : Toufic Fahd, « l'islam et ses sectes », *Histoire des religions* (III), La Pléiade, Gallimard; Benzine R., *les nouveaux penseurs de l'islam*, Albin Michel, 2004; Lewis B., *Que s'est-il passé, l'islam, l'occident et la modernité*, Gallimard, 2002; Barnavi E., *Les religions meurtrières*, Flammarion, 2006; Roy O., *L'islam mondialisé*, Points, 2002.

lyste permettant des rencontres cliniques approfondies avec de nombreuses personnes de confession musulmane, et singulièrement de parents d'enfants hospitalisés, présentant des maladies et des handicaps graves. Situation propice à des dialogues entre patient et clinicien sur le sens de la vie, la signification des événements, le déterminisme, la punition, la culpabilité, la croyance. Chez nos patients de confession musulmane, les réactions psychologiques, les façons d'affronter l'adversité, la maladie, la douleur, la mort, se sont avérées prendre des formes spécifiques, modelées par l'appartenance à l'islam, et ont été pour nous une source d'étonnements et souvent d'admiration.

Quelques précautions liminaires

Les réflexions présentées dans ce texte empruntent la voie d'une « analyse », c'est-à-dire le travail de la pensée critique permettant l'isolement des parties constituantes d'un système, qu'il soit une idéologie politique, une doctrine philosophique ou une religion. Une analyse critique est une déconstruction intellectuelle d'un édifice idéologique. Elle ne vise pas à sa destruction. Le travail de la pensée critique n'est pas synonyme de détruire. Déconstruire n'est pas manquer de respect. L'islam comme les autres religions, comme les autres systèmes de pensée construits par l'Homme, mérite le respect dû à une religion qui anime la vie d'un milliard d'hommes et de femmes et ceci depuis des générations et des générations et est à la source d'une grande civilisation humaine. L'islam est créateur de culture, élève l'homme au-delà de ses pulsions primitives et inspire la gestion d'une société hautement civilisée. Pour autant, ce mouvement civilisateur de l'islam s'accompagne de singularités, dans la représentation du monde, dans la construction du sujet individué, dans le rapport au savoir, dans la relation aux incroyants, dans le statut des femmes, (etc.) qui sont susceptibles d'une analyse critique.

Insistons. Présenter les singularités de l'islam, au sens où nous l'entendons dans ce texte, dans une perspective athéiste assumée, ne signifie en aucune manière la justification d'une animosité portée à l'encontre des personnes animées par la foi musulmane. Attaquer verbalement ou physiquement des personnes de confession musulmane, dégrader des

mosquées et des symboles musulmans sont des actes délictueux, insupportables, exprimant l'imbécillité et l'intolérance de personnes que la République doit mettre hors d'état de nuire. Mais les personnes animées par la foi musulmane doivent accepter que leur religion, comme les autres religions, puisse faire l'objet de mises en perspectives, d'interprétations, d'humour et de caricatures.

La caricature par le dessin enfreint 'une censure collective. En employant la voie de la figurabilité, elle génère du plaisir par la libération d'une pensée réprimée par une instance interdictrice. L'instance interdictrice est celle d'un islam conquérant tentant d'imposer une censure collective (« on ne blasphème pas, on ne représente pas le prophète ») à l'intérieur de l'espace de République française. Considérer comme blasphème toute analyse critique de l'islam consiste à étendre l'espace considéré comme sacré à l'intérieur de la foi islamique, à l'extérieur de cette foi, et à imposer ainsi l'hégémonie d'une croyance sur les autres personnes en limitant leur liberté d'expression. Dans le cadre de notre société, c'est un acte dominateur dénué de toute légitimité si ce n'est une volonté de nier la liberté de penser de l'autre. Inversement, une réflexion sur l'islam à partir des sciences humaines n'est pas une attaque dominatrice destinée à empêcher les personnes animées par la foi musulmane de pratiquer leur religion. En France, la liberté de culte existe. Mais, la liberté de conscience aussi, ainsi que la liberté de penser et de communiquer sa pensée.

Dégagement des confusions

Commençons par neutraliser les confusions habituelles qui font aujourd'hui obstacle à toute tentative de réflexion sur l'islam. Ne nous attardons pas sur l'opacité du terme « d'islamophobie ». Le terme de « phobie », dans le champ de la psychopathologie, signifie la peur pathologique d'un objet (agoraphobie = peur des foules, du grec *phobos*, crainte, effroi). Par dérivation, il a pris le sens d'un sentiment de désamour, de rejet. Or, mettre en critique l'islam, dégager la structure dynamique sous jacente à ses processus générant l'adhésion – qu'elle soit nommée foi ou aliénation religieuse – ne signifie ni avoir peur,

ni détester, ni vouloir détruire, ni blasphémer mais signifie exercer une pensée critique, droit fondamental de tout citoyen. Dans la République française est interdit tout discours tendant à promouvoir la haine de l'autre. Mais l'analyse, la critique au sens des sciences humaines héritières des Lumières, ne sont pas des appels à la haine, mais des appels à l'extension de la compréhension humaine. Il est donc légitime de *mettre en critique* l'islam en tant que système, il est illégitime de *discriminer* les personnes animées de la foi musulmane. La différence est réelle. Refuser de la voir est une violence à l'intelligence, un coup de force destiné à réduire au silence la pensée critique.

Précisions terminologiques

Le parallèle entre la soi-disant « islamophobie » avec l'antisémitisme est une confusion dangereuse. L'antisémitisme est la haine raciale des Juifs, non en tant que personnes animées par la religion juive, mais en tant que Juifs identifiés par leur appartenance (mère juive, appartenance au peuple juif)⁴. La critique de l'islam n'est pas d'ordre racial. Cela serait le cas d'un discours tendant à laisser entendre, ou à énoncer clairement, par exemple, que les Arabes, (ou les Turcs, ou toute ethnie où domine démographiquement la foi musulmane), seraient des « sous-hommes » pour reprendre l'expression nazie employée pour les Juifs, que les Arabes seraient ainsi ou ainsi... en leur attribuant des défauts, des valeurs négatives, des traits caractérolologiques dépréciatifs fixés. Or, il existe une différence entre la foi musulmane et l'origine ethnique. Par exemple, tous les Arabes ne sont pas musulmans, tous les musulmans ne sont pas arabes, il existe des Arabes laïques, chrétiens... L'usage syncrétique du terme de « musulman » tend à fusionner l'origine ethnique avec l'appartenance à une foi religieuse. La facilité d'usage amène à l'employer mais, en toute rigueur, il serait préférable d'employer l'expression « personne de confession musulmane » qui présente l'intérêt de distinguer :

- La personne de confession musulmane présentant des modes de vie, une culture d'origine, parfois une culture d'accueil, des sentiments d'appartenance nationale, des différences de sensibilité et d'opinion politique ; des personnes de confession musulmane peuvent avoir des opinions opposées en politique, y compris sur la question de la place de l'islam et peuvent aussi être converties et ayant donc une culture d'origine non musulmane ;
- La foi en l'islam, c'est-à-dire le processus psychique (imaginaire et symbolique) d'adhésion à un système de croyances ;
- L'islam, en tant que religion instituée, avec ses origines, son histoire ses institutions, sa dynamique, son projet.

À l'intérieur de cette dernière catégorie, l'islam, en tant que religion, nous devons distinguer d'autres sous-catégories essentielles si l'on veut éviter de se fourvoyer :

- *l'islam tempéré*, s'adaptant aux situations locales et nationales, lorsqu'il est amené à exister dans des sociétés non musulmanes, où lorsqu'il a été amené à rencontrer des cultures et des façons de penser occidentales ;
- *l'islam fondamentaliste*, conservateur, qui prône la stricte application des prescriptions coraniques, et donc le refus de la poésie, de la littérature, (etc.) mais qui ne vise pas à la réalisation politique ;
- *l'islam politique radical* cherchant à réaliser un état islamique hégémonique et voulant à terme réaliser le projet d'une islamisation générale du monde afin de concrétiser la révélation coranique ;
- *l'islam politique différenciateur*, existant dans les sociétés occidentales où les personnes de confession musulmane sont en forte minorité et en particulier en France. Le recours à la différenciation musulmane est non violent (voile des femmes, endogamie, communautarisme, refus de l'assimilation dans les valeurs républicaines) mais impose une partition de fait dans la République entre les musulmans et les non musulmans. Une des questions posées est celle de la réalité d'une alliance objective entre ces différents courants de l'islam politique.

Les obstacles devant toute réflexion sur l'islam

Un autre obstacle à la réflexion laïque sur l'islam est la difficulté de nos sociétés occidentales à accepter l'idée que cette religion puisse être, en réalité

4. La typographie spécifie que le mot « Juif » prend une majuscule en tant que membre d'un peuple alors que le mot « musulman » prend une minuscule en tant qu'adepte d'une religion, cf. *Typographie en usage à l'imprimerie nationale*.

ou en puissance, sinon une « ennemie » du moins porteuse de négativité. La paix instaurée entre les grandes démocraties après la seconde guerre mondiale nous a installés dans un confort idéologique centré sur les valeurs de paix et de tolérance. Nous avons du mal à penser que ce confort puisse être menacé tant nous avons tendance à penser que ces deux valeurs sont hautes et universelles. Du coup, nous traitons l'islam radical comme une forme pathologique (une folie, une déviance) et considérons ses acteurs comme des terroristes, des monstres exilés de l'humanité, ne représentant qu'une frange dévoyée, dégénérée d'un véritable islam, pacifique en essence. Mais, une autre façon de voir serait de considérer l'islam radical comme une forme d'expression magnifiée (expansée) des racines de l'islam (radical = racine). Contrairement aux idées anesthésiantes affirmant, contre toute raison, que les djihadistes « n'ont rien à voir » avec la religion musulmane (François Hollande à la télévision le soir du 9 janvier), il est plus juste de penser qu'il existe bien un lien puisque ces djihadistes se réclament « fondamentalistes ». Il convient donc, au minimum, de connaître les fondamentaux de l'islam (les versets du Coran) pour essayer de comprendre le sens de leurs actions radicales.

Les interdits de pensée

Dès lors que nous cherchons à aborder les fondamentaux de l'islam, nous sommes confrontés à des interdits de penser. Culpabilité postcoloniale, identification compassionnelle aux peuples arabes opprimés, solidarité avec les travailleurs émigrés, formation réactionnelle de sympathie venant de peuples nantis pour les peuples déshérités, antisémitisme plus ou moins conscient entraînant l'adhésion systématique à la cause arabe contre Israël, généralisation au monde arabo-musulman de la sympathie pour la cause palestinienne... tous ces motifs, maintenant bien identifiés (Bernavi) président à cette impossibilité de mettre en critique l'islam qui est érigé comme une identité intouchable. De nombreux arguments sont alors évoqués pour invalider, neutraliser les analyses de l'islam ou s'en détourner. Listons-en quelques uns :

- « On ne peut pas prendre l'islam comme objet d'analyse car il appartient à une sphère culturelle sur laquelle les sciences humaines, issues de la rationalité occidentale, n'ont pas de validité » - C'est là une

démission et une dégradation de sa propre pensée sous l'argument du relativisme culturel. Les sciences humaines et la raison ont vocation à penser le fait humain dans sa totalité, y compris dans sa relativité.

- Une variante de l'argument précédent avance la thèse de l'impossibilité d'analyser l'islam si l'on n'est pas soi-même un spécialiste de cette religion et que l'on n'a pas une connaissance intensive. L'argument est récusable à partir du moment où une analyse est consciente de ses limites et ne s'avance pas au-delà de ses moyens. Au fond, l'argument de la spécialisation sert souvent d'excuse à la paresse intellectuelle et permet d'éviter de penser l'islam, acte perçu comme difficile voire dangereux.
- « En critiquant l'islam, on dévalue l'apport de la civilisation islamique, on néglige les beautés de l'art musulman (calligraphie, architecture, ...), de ses réalisations culturelles, scientifiques, politiques ». L'argument est injuste : la mise en critique de l'islam comme religion ne signifie pas la dévaluation de la civilisation musulmane, une des plus grandes civilisations humaines, source de grandes réalisations dans les domaines de l'art, des sciences et de la politique.
- « On fait des erreurs de traduction ou d'interprétation du texte littéral ». Il suffit de comparer les multiples traductions du Coran, dont la source est en arabe, pour se rendre compte qu'à des détails près l'essentiel reste le même. Il peut exister des variantes, en particulier sur le rendu de la beauté poétique du texte et sur des points de détail mais globalement le sens reste constant quelles que soient les traductions.
- « Les autres religions sont semblables, elles sont ou ont été aussi fautrices de guerre donc on doit critiquer les religions en général mais pas l'islam en particulier ». L'argument est spécieux et néglige le fait qu'il existe une spécificité de l'islam dans le rapport à la violence (la guerre sainte). La Chrétienté a certes conduit neuf croisades pour conquérir Jérusalem et l'inquisition catholique a persécuté et torturé de nombreux hérétiques. L'Église catholique ne peut être exemptée d'une promotion de la violence religieuse. Mais il n'existe pas dans l'Évangile d'appels au meurtre des non-croyants, contrairement au Coran. Par contre, il est vrai qu'une critique de l'islam qui négligerait la critique de la violence des autres religions, en particulier monothéistes, s'exposerait à la faiblesse d'une unilatéralité inexcusable.
- « Critiquer l'islam, c'est reproduire avec les musulmans, la discrimination raciale des Juifs pen-

dant les années trente et emprunter la voie du fascisme en désignant un bouc émissaire ». C'est une contre vérité injurieuse pour les Juifs comme pour la République. Les musulmans en France en 2015 ne sont pas dans la situation des Juifs persécutés en Allemagne en 1933 avant d'être soumis à un génocide. Aucun Juif ne se revendiquait de la religion juive pour attaquer les institutions d'Allemagne. Les nazis ont bien exploité l'assassinat d'un dignitaire allemand à Paris par un jeune Juif, dont les parents avaient été déportés en Pologne, pour déclencher la Nuit de Cristal, mais le cas ne peut être comparé aux attentats contemporains de la mouvance islamique. Les situations ne sont pas symétriques. Globalement, sur le plan sociologique, les musulmans en France vivent des situations sociales inférieures aux Français non-musulmans. Ils peuvent faire l'objet de discriminations, inacceptables, dans lesquelles l'histoire de la colonisation française est un facteur déterminant. Mais ils ne sont pas l'objet d'une discrimination raciale et d'une pulsion génocidaire telles celles que les Juifs ont subies avant et pendant la seconde guerre mondiale. La comparaison est fautive, injurieuse pour les Juifs comme pour la République française. La mise en critique de l'islam en tant que doctrine n'est pas similaire au discours antisémite nazi, ni dans sa finalité – il ne s'agit pas de déprécier la personne musulmane et de lui faire porter tous les maux de la terre – ni dans sa forme, celle d'une analyse discursive portant sur un système idéologique (la religion) et non sur un peuple.

- « Critiquer l'islam, c'est faire le jeu du Front National et contribuer à propager des idées racistes et d'extrême droite ». Raisonement faible, alliant la politique de l'autruche avec des intérêts souvent pervers : le Front National sert (entre autres) à rehausser une identité politique fragile et ambiguë d'une extrême gauche qui ne survit que par l'existence d'un ennemi exécré mais nécessaire. Dans un état de droit, de liberté et de raison, tout peut et doit être soumis au travail de la pensée critique : l'islam comme le catholicisme, la démagogie du Front National comme la perversité de l'extrême-gauche, la lâcheté du Parti Socialiste comme la bêtise des écologistes, le cynisme de la droite française comme le ventre mou du centre, l'opportunisme du Conseil Représentatif des Institutions Juives (CRIF) comme l'hypocrisie du Conseil français du Culte Musulman (CFCM), etc., etc. Ne plus mettre en critique, c'est la fin de la libre pensée.
- « Critiquer l'islam est un déguisement hypocrite du racisme envers les Arabes et de façon plus

générale pour les populations qui ne sont pas d'origine française ». Il s'agit d'un procès d'intention. Il est certain que des idées racistes peuvent se camoufler sous une critique apparemment circonscrite de l'islam. Mais cela n'est pas vrai pour tous les commentateurs et analystes. Sur le fond, critiquer la religion de l'islam ne signifie pas une dévaluation raciale des musulmans.

- La sympathie victimaire est un argument fréquent en particulier chez les intellectuels de gauche : « les musulmans ont déjà subi le joug de la colonisation française, ils sont relégués dans des banlieues ghetto, ils sont discriminés à l'entrée dans le monde du travail, on ne va pas en plus critiquer leur religion ». Il n'est pas sûr que les promulgateurs de cette sympathie victimaire aient conscience qu'ils justifient ainsi l'idée d'un islam exerçant une fonction d'anesthésie de la conscience politique. Pourquoi la prise de conscience politique ne serait-elle pas aussi celle d'une mise en critique de l'islam comme étant une aliénation au sens marxiste du terme ? Pourquoi est-il politiquement juste de critiquer l'aliénation chrétienne ou bouddhiste ou encore celle de l'argent et pas celle qui concerne l'islam ?
- « Critiquer l'islam, c'est nourrir l'amalgame entre musulmans pacifistes et islamistes violents ». Mettre en critique intellectuelle les fondements de l'islam ne signifie pas discriminer négativement les musulmans et tout confondre. L'argument de l'amalgame est une démission de la pensée critique. Pourquoi serait-il impossible de critiquer l'islam en tant que doctrine et en même temps de distinguer les effets multiples générés chez les croyants, allant de la conviction délirante à la sécularisation, en passant par les pratiques tempérées ?
- Mais l'obstacle le plus fort est l'autocensure, autrement dit la peur, la lâcheté, la politique de l'autruche (très fréquente), la soumission, souvent déguisées sous le masque d'une ignorance revendiquée sur l'islam, comme s'il était encore possible aujourd'hui de discourir sur la tolérance ou l'intolérance de l'islam, et sa compatibilité avec la République, sans jamais avoir lu une seule ligne du Coran. Cette peur empêche la vision du réel. Nous devons nous souvenir des cécités volontaires des sociétés occidentales pendant la montée du nazisme. Les faits actuels (janvier 2015) sont clairs : il existe aujourd'hui un islamofascisme dont les liens avec l'islam doivent être analysés, discutés, et nous l'espérons réfutés, mais qui nous impose le devoir d'aller au-delà de nos confort

idéologiques pour aborder de front l'analyse critique des fondements de l'islam.

La pensée rationnelle

Nous aborderons l'islam dans le cadre de notre référence : la pensée rationnelle. Nous définissons la raison, au sens philosophique, comme le refus de la croyance en une entité supramondaine, Dieu, créant, légiférant le monde. Une longue histoire de la raison allant de la pensée matérialiste grecque jusqu'aux sciences humaines contemporaines en passant par Spinoza, Feuerbach, Darwin, Durkheim, Freud, Marx, a déconstruit pas à pas, difficilement et parfois douloureusement, les fondements de l'illusion religieuse. Résumons quelques jalons significatifs pour notre propre conviction athéiste :

Le refus de l'irrationnel et du surnaturel

La plupart des religions, y compris l'islam, présentent des dogmes contenant des éléments irrationnels demandant au croyant un acte de foi dans une vérité allant au-delà de la réalité perceptive et de la logique humaine ; l'eucharistie, l'immaculée conception, la résurrection des morts, le voyage nocturne sur une jument ailée, l'ouverture des eaux, les miracles, les Djinns, le paradis, l'enfer, la géhenne, etc., etc.. Nous n'avons jamais pu ressentir intérieurement comme allant de soi de telles histoires. Par contre, nous comprenons leur fonction métaphorique et leur statut de mythe permettant de donner sens à l'absurdité de la vie humaine. Mais les religions ne demandent pas la compréhension de l'utilité des métaphores et des mythes mais bien leur adhésion comme vérité indiscutable. Le christianisme se développe à l'intérieur du néo-platonisme qui considère la vérité en soi comme l'expression objective d'une réalité ontologique. La vérité existe indépendamment de l'homme et il lui appartient de la découvrir. Le salut au sens chrétien est la découverte de cette vérité (le Christ est en nous). L'amour inconditionnel du prochain (la charité), libère tangentiellement l'homme de son aliénation au mal. Dans la religion juive, la vérité objective existe, mais le Juif n'a pas à chercher à l'atteindre. Le chemin de la

rédemption ne passe pas par des réflexions abstraites sur les vérités métaphysiques, que l'homme est incapable de saisir, mais par l'action concrète (orthopraxie). La vérité est du ressort de Dieu et elle se réalise dans la Loi. Le verdict juridique clôt le débat métaphysique. Dans l'islam aussi, la vérité n'est pas discursive. La vérité est le Coran, texte littéral sacré. Les religions monothéistes exigent ainsi la soumission à une vérité imposée. La non adhésion à cette vérité est une incroyance. Pour nous, cette incroyance s'est imposée comme la foi peut s'imposer à un croyant. Donc, pour dire les choses clairement : pour nous, en raison, Dieu n'existe pas. Il est une création humaine. Les fables surnaturelles présentes dans les dogmes religieux sont des figurations, souvent passionnantes par ce qu'elles révèlent des fondements de l'âme humaine, mais elles restent des fables, des constructions humaines. L'islam n'est pas avare de ces fabulations et il demande au croyant une adhésion entière, non négociable, sans herméneutique, à un récit mythique sur l'origine et la finalité du monde, sur l'existence d'un paradis, d'un enfer, d'anges et de démons (Djinns) et au déterminisme divin de tous les objets et événements du monde (Dieu omniscient).

L'apport de la science

La science, activité rationnelle de la découverte du monde, déconstruit les dogmes religieux. La nature (le réel) peut être connue par l'activité scientifique de l'homme et non par l'application d'un texte révélé. Même si des hommes religieux, y compris musulmans, ont contribué à l'avancée des connaissances scientifiques, la science se réalise *in fine* toujours contre le dogme religieux quel qu'il soit (Galilée,...). Par exemple, le créationnisme biblique (la genèse) a été réfuté par la science. La généalogie des espèces et la sélection naturelle rendent compte scientifiquement de l'évolution du vivant (Darwin). Certes, la science ne résout pas tout et déplace simplement l'horizon de l'inconnaissance. Par exemple, l'inconnu des origines de la vie subsiste mais il est relégué dans les fondements de la biologie moléculaire et non dans la littéralité d'une genèse anthropomorphe fixée une fois pour toutes.

L'apport de la philosophie

La pensée humaine s'est dégagée progressivement de l'aliénation religieuse. Nous reprenons de Michel Meslin le déroulé thématique de cette déconstruction⁵ : (1) la cassure de l'unité chrétienne, par la Réforme et le schisme orthodoxe, émancipe l'homme occidental d'un système religieux exclusif ; (2) l'individualisme se dresse contre tout organisme ecclésiastique libérant la raison comme juge des actions de l'homme ; (3) la découverte d'une humanité sauvage assimilée à son enfance amorce une dialectique de l'identité de soi et de l'autre. L'esprit rationnel de l'homme peut parvenir à la connaissance du divin (disposition inhérente de l'homme) par-delà les différences entre les cultes. En remontant philosophiquement vers l'essence abstraite des choses, le travail de la pensée a d'abord identifié Dieu à la substance (étendue) des choses. Les rituels et les dogmes deviennent alors des constructions inutiles (Spinoza). Le noyau de la religion réside dans l'hypostase de la conscience de soi de l'homme comme essence du genre humain. L'homme projette hors de soi les propriétés de son être comme des idéaux infinis et se crée ainsi des dieux (Feuerbach, 1804-1872). L'idéologie religieuse permet alors à l'homme de s'abstraire de sa condition (Hegel, Marx) en espérant un monde meilleur dans l'au-delà. La religion, opium du peuple, contribue à la fausse conscience et empêche l'homme de percevoir la réalité de sa condition temporelle. Elle est une superstructure idéologique contribuant à l'aliénation de l'homme et reflète la structure sociétale⁶.

L'apport de la psychanalyse

La psychanalyse a contribué à déconstruire l'illusion religieuse⁷. Pour Freud, il existe dans l'homme des systèmes de croyances qui présentent des systèmes collectifs archaïques. En analysant les systèmes de

croyances chez l'enfant et l'adulte, il est possible de reconstituer, par retour sur l'histoire, la réalité d'une chronologie. Pour la psychanalyse, les religions animistes réactualisent les composants plus anciens dans le développement psychique. La religion monothéiste, plus tardive, évoque le développement psychique ultérieur de l'enfant et en particulier le complexe d'Édipe. Pour expliquer le monothéisme, Freud reprend une hypothèse soutenue dès l'Antiquité, et reprise avant lui par Karl Abraham. Moïse aurait été un disciple égyptien du pharaon Amenophis IV, Akhenaton. Celui-ci avait tenté de remplacer la religion égyptienne avec son foisonnement de Dieux par un monothéisme solaire avant d'être mis à bas par l'ancien clergé. Moïse aurait entraîné un petit groupe d'esclaves hébreux hors du pays pour maintenir le nouveau culte monothéiste. Rebutés par la sévérité et l'abstraction de la nouvelle religion, les hébreux auraient mis à mort leur prophète. Ce meurtre, traumatisme initial, aurait été refoulé. La culpabilité de ce meurtre travaille en secret la construction du récit biblique. La loi fondatrice de la religion juive interdisant le meurtre tente de la mettre à distance. Le monothéisme chrétien empruntera une autre voie. La mise à mort du Christ, fils de Dieu, est un meurtre sacrificiel. Il rachète le meurtre de Moïse au prix du péché originel qui lui reste inassimilable⁸. L'antisémitisme chrétien est nourri du ressentiment contre les Juifs qui ne reconnaissaient pas le meurtre originel, et qui sont présentés comme responsables de la mort du Christ. La religion juive et la religion chrétienne partagent une représentation commune d'un meurtre refoulé par les Juifs, racheté par les chrétiens. Ce meurtre est celui de la figure originelle du père. Un seul père, un seul dieu. L'islam se différencie nettement sur ce point des deux religions précédentes. Pour le psychanalyste Fehti Benslama, l'islam n'est pas une religion du « père ». Allah n'est pas une figure paternelle. Il n'est pas engendré. Il n'a rien engendré. Il est une essence immanente existant en dehors de toute généalogie et descendance. Au fond, la question de la paternité reste bien présente (et donc celle de la relation oedipienne), mais elle est déplacée

5. Meslin M., *L'histoire des religions*, tome III, La Pléiade, Gallimard.

6. « La société est à ses membres ce que Dieu est à ses fidèles ». Emile Durkheim (1858 – 1917) *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, 1912.

7. Pour Freud S., *L'avenir d'une illusion* (1927), la religion renforce la cohésion sociale par une illusion collective destinée à vaincre le sentiment d'impuissance de l'homme face aux forces hostiles. La foi religieuse est un fantasme motivé par la réalisation d'un désir.

8. Freud S., *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, OCP, volume XX, 1937-1939, p.214. « Le péché originel et la rédemption par la mort sacrificielle devinrent les piliers de la religion nouvelle fondée par Paul. »

dans l'abstraction non figurable d'Allah (et de son prophète). Dieu est assimilé à l'organisation symbolique du monde, comme une puissance absolue interdisant toute existence individuée autonome (la prosterntation collective ritualisée de millions de musulmans en direction d'un point unique). L'islam réussit à projeter dans le dogme de l'omniscience divine, jalouse de tout rival, le besoin primaire d'une référence unique permettant secondairement la cohérence du monde. Dans l'islam, pas de Sainte-Famille, mais le retour à un Dieu principe unique, désincarné de tout engendrement. Ce n'est pas le père mort, position organisatrice du symbolique, mais une position structurale désincarnée, sans investissement figural possible, dont seul le Coran, émanation de la parole, donne matérialité.

« [...] contrairement au judaïsme et au christianisme, dès son origine, l'islam exclut Dieu de la logique de la paternité. Le Coran prend en effet un soin particulier à éloigner la représentation de Dieu de la référence au père, même à titre symbolique. Cf. par exemple dans le Coran : « Dis ; Lui Dieu l'Un. Dieu de la plénitude. N'engendre pas. N'est pas engendré. Nul n'est égal à lui. »⁹

Il n'y a donc ni meurtre fondateur, ni faute originelle. La culpabilité dans l'islam n'est pas inhérente à l'existence de l'homme. Le meurtre de l'autre (le non-croyant) est licite si ce dernier menace la vie d'un musulman ou entrave l'exercice de la foi musulmane. Bien des faits actuels se comprennent mieux dès lors que l'on comprend l'absence de culpabilité à la réalisation d'actes qui nous révulsent mais qui sont accomplis par leurs acteurs en toute tranquillité d'esprit car légitimés par leur croyance. Cette logique n'est pas l'apanage de l'islam. Les guerres de religions au cours de l'histoire en attestent. Plus que le meurtre du Père, c'est vers l'exclusion de la Mère que la psychanalyse de l'islam a découvert un traumatisme originelle. Benslama relie l'effacement de la femme de l'espace visible de la sociabilité islamique (voile) à l'histoire des descendants d'Ismaël, fils d'Agar, la servante rejetée par Sarah avec la passivité complice d'Abraham. Agar serait la mère de chair qui doit être rejetée. Le refoulement est ainsi plus celui de la

mère que du père expliquant ainsi selon Benslama le rapport singulier de l'islam à la femme. Les conceptions psychanalytiques de la religion ont été critiquées par l'assimilation du fait individuel (la croyance) à un fait collectif (la religion). Décréter que la religion est la névrose obsessionnelle de l'humanité, du fait (entre autres) de l'analogie entre les rituels névrosés et les rituels religieux revient à postuler l'existence d'un espace psychique collectif soumis aux mêmes déterminants (pulsions, défenses) que les espaces psychiques individuels. Cette analogie ne rencontre pas l'adhésion des sociologues, des anthropologues, et de nombreux psychanalystes. Elle est perçue comme une réduction simplificatrice de la complexité du fait religieux. Pourtant, la thèse freudienne du lien social par connexion des idéaux individuels dans un objet idéal collectif rend bien compte des phénomènes d'adhésion aux idéologies, qu'elles soient politiques ou religieuses¹⁰.

L'apport de la sociobiologie

Il n'est pas sûr que le modèle psychopathologique le plus pertinent pour décrire le fait religieux soit celui de la névrose obsessionnelle avec son contenu oedipien. Ainsi, il existe une analogie forte entre la schizophrénie paranoïde et l'expérience mystique religieuse. Une analogie ne signifie pas une identité de nature, et de nombreux éléments les distinguent, mais d'autres révèlent une dynamique commune. Les délires paranoïques de patients schizophrènes empruntent les mêmes structures discursives et thématiques (récit des origines, création et destinées grandioses) que celles déclamées par les prophètes initiateurs des religions monothéistes. En d'autres termes, les prophètes des religions révélées auraient réussi à transmettre socialement leur délire paranoïque. La sociobiologie a proposé une explication intéressante à cette analogie entre religion et schizophrénie. Si les gènes impliquant la schizophrénie perdurent dans le génome

9. Benslama F. *Psychanalyse à l'épreuve de l'Islam*, Aubier, 2002.

10. Un axe intéressant de développement de la théorie psychanalytique du fait religieux a été initié par Heinz Kohut. L'investissement du moi par la libido narcissique amène celui-ci à un mode de fonctionnement (le soi) tendu entre une première position attractante (le soi grandiose) et une seconde, l'identification à une imago parentale. La religion relève de la domination de cette seconde position attractante sur l'ensemble du moi.

humain malgré l'hypofertilité des schizophrènes, la théorie néo-darwinienne de la sélection attesterait que ces gènes présentent un gain adaptatif dans certaines circonstances, en particulier quand il s'agit de faire scission avec un système symbolique institué socialement. Selon Stevens et Price (1996), le prophétisme et la révélation sont des socialisations d'un délire paraphrénique nécessaire au *group splitting* : lorsqu'un groupe humain a épuisé les ressources naturelles d'un territoire, un sous-groupe doit quitter le groupe pour conquérir un autre territoire permettant sa survie¹¹. Mais le groupe initial est unifié par des liens symboliques entre ses membres (religion A). Il est alors nécessaire qu'une religion B puisse naître, et opérer une scission symbolique autour d'un initiateur (prophète) d'un nouveau système symbolique afin de permettre l'exil. Ce processus est celui de la religion révélée (prophète isolé, expérience mystique, révélation, texte sacré, scission groupale, exil). Ce processus s'observe aussi dans les expériences délirantes et les contenus des délires paraphréniques.

L'anthropologie structurale

Les travaux de recherche sur les systèmes mythiques et religieux ont permis d'établir leur structure sous-jacente et leurs fonctions (Lévi-Strauss). Ils sont constitués d'oppositions de valeurs liées à des identités de position dans un système de différences (matrice, treillis...) dont la fonction est de permettre une catégorisation explicite des objets du monde. Les religions, systèmes mythiques, sont des systèmes de catégorisation définissant des ontologies, des valeurs, des fonctions, définies par leurs oppositions binaires, génératrices d'un discours mythique sur l'origine, la destinée, le sens des choses et des événements. Plus le discours manifeste est simple et binaire et plus il est proche de la générativité des oppositions catégorielles primaires, plus le discours mythique est complexe et plus il porte la marque d'une dérivation liée aux effets des multiples oppositions catégorielles sous-jacentes. L'islam, par la simplicité de son message, appartient aux systèmes discursifs du premier type. Le problème de l'interdit de la représentation dans l'islam, en particulier celle du prophète est lié au fait qu'Allah est

identifié au point d'abstraction le plus élevé d'une structure, une pure position, sans propriétés figuratives, sans contenu anthropomorphe, mais avec une pluralité de noms (signifiants). Or, le figuratif refoulé par l'abstraction structurale cherche à faire retour, comme dans la tentation polythéiste, constante et redoutée dans l'islam. Les interdits de la représentation, comme la peur de la caricature, de Dieu comme de son prophète, exprimeraient des modalités de défense contre le retour du figuratif (les idoles).

Le verrou symbolique

L'islam est une religion monothéiste, centrée sur la révélation au prophète Mahomet d'un texte sacré, le Coran, contenant un récit de la création par Allah, une eschatologie (l'Heure, la fin des temps), des préceptes de vie et d'organisation sociétale. La composition du Coran mélange des versets inspirés à Mahomet (descendus d'Allah par l'entremise de la révélation au prophète par l'ange Gabriel), au moment de la révélation à La Mecque, avec d'autres au moment où le prophète et ses disciples étaient engagés dans une guerre à Médine contre les tribus s'opposant à leur mainmise sur l'Arabie et à la domination du nouveau dogme. Venu après la Bible et le nouveau testament chrétien, le Coran laisse place à la filiation des prophètes juifs, considère Jésus comme un prophète mais fixe dans Mahomet la terminaison de la révélation. Mahomet est le sceau des prophètes. L'islam clôtur le fait monothéiste. Rien ne peut advenir après lui. Pour l'islam, le confinement du sacré, sa démarcation du profane, est exclusivement celle du Coran. Rappelons que le sentiment du sacré est une réalité non discursive. Il renvoie à une expérience subjective, incommensurable, dont les arguties philosophiques ne peuvent pas rendre compte. Dans les religions de la révélation, le sacré est une expression doctrinale d'un prophétisme initial mouvant la révélation dans un message oral, puis écrit, avant de soumettre cette écriture à une codification (Wach). Il devient ensuite une expression cultuelle qui modèle les conduites dans un rite. Enfin, il est une expression organisationnelle, détermine les rôles, classe les fidèles, encadre la tradition, canonise ou censure, préside aux relations entre le croyant et son

11. Stevens A., Price J., *Evolutionary Psychiatry, A new beginning*, Routledge, 1996.

environnement¹². Le sentiment du sacré, perception endogène de l'existence en soi d'une force continue, entraîne le sujet dans un mouvement d'élation tendant à la fusion de soi avec une entité magnifiée (Dieu, prophète¹³). Trois grandes théories rationnelles ont tenté d'expliquer l'existence en l'homme de ce sentiment du sacré. Selon la première, le sacré est une forme d'expression de l'effroi primitif. Selon la seconde, le sacré est une forme de mise à distance de la violence (René Girard). Enfin, la troisième théorie (psychanalytique) associe le sentiment du sacré à une forme particulière de sublimation de la sexualité.

Pour l'islam, le Coran est sacré. Texte non créé, descendu vers les hommes par l'entremise de Mahomet, il ne peut être l'objet d'aucune modification, ni interprétation, ni herméneutique. Il contient sa propre justification et anticipe les critiques¹⁴. Devant la contradiction d'un texte divin et son écriture en langue arabe, il justifie la prééminence de l'arabe. Devançant les critiques portant sur la vérité absolue du texte coranique, de nombreux versets mettent en garde le croyant contre ces attaques. Les versets sont agencés dans un ordre immuable qui ne correspond pas à sa chronologie. La remise en ordre chronologique du Coran entre les premières sourates de la révélation (Coran mecquinois) - incantations d'une grande beauté et puissance poétiques - et celui contemporain de la guerre (Coran médinois) ouvrirait un espace nouveau permettant aux musulmans de vénérer le premier texte, comme l'essence de la révélation, et d'éloigner le second comme étant circonstanciel, lié au contexte historique et pouvant donc être écarté. Cette réforme permettrait l'émergence d'un nouvel islam apaisé permettant sa coexistence pacifique tant avec les sociétés occidentales qu'avec l'esprit de la modernité. Pour l'instant, elle est considérée comme sacrilège et un de ses promulgateurs musulmans a été condamné à mort

pour apostasie. L'impossibilité d'une herméneutique du texte sacré constitue un verrou symbolique. Il empêche le déploiement d'une pensée interprétative, utilisant le travail de la métaphorisation. Il existe bien des versets contradictoires, certains abrogeant d'autres, mais comme chaque verset est censé être l'expression directe de la volonté divine, chacun peut être compris dans son sens littéral. Devant les contradictions entre versets, certains érudits musulmans souhaitent une interprétation holistique du Coran : aucun verset ne peut être extrait pour une prescription juridique ou un enseignement sans prendre en compte la totalité du texte coranique et des hadiths (recueil des faits et paroles attribuées au Prophète). Certains hadiths ont pris valeur juridique et constituent la Sunna, devenue droit coutumier. Les « fatwas » répondent à des conditions subjectives et objectives strictes et nul ne peut « prélever » des versets coraniques pour appuyer des arguments juridiques sans considérer le Coran et les hadiths dans leur ensemble. Cette voie holistique permet une mise à distance des noyaux générateurs de violence à l'encontre des non musulmans mais elle se heurte d'une part à la littéralité du texte et d'autre part elle exige la constitution d'une forme de clergé lettré capable de maintenir l'effort d'interprétation holistique. Or, le Coran exige le rapport direct du croyant à Dieu, sans intermédiaire.

Le verrou historique

L'islam est une religion plus récente que les autres monothéismes. Des documents historiques incontestés attestent de l'existence de Mahomet et des débuts de l'islam. Mahomet a été à la fois le prophète d'une religion révélée et un chef politique ayant exercé un pouvoir réel, dans une guerre de conquêtes dans la péninsule arabique, en particulier contre les tribus juives et chrétiennes, et dans l'organisation de la vie civile. L'existence de Mahomet, la réalité de ses réalisations politiques, inscrivent l'islam comme une religion factuelle, dont les fondements historiques sont concrets, au contraire de la religion chrétienne où les fondements historiques sont plus anciens, moins clairs et sources de distorsions (incertitudes sur les circonstances de la vie réelle du Christ, son origine, sa famille, sa mort). Du coup, l'argument contre la

12. Wach J. *Sociologie de la religion*, 1947, traduction M. Lefèvre, Payot, 1955.

13. De nombreux musulmans cherchent ainsi à s'habiller comme le prophète, portent la barbe comme lui. Il s'agit d'un mouvement premier d'identification repris ensuite pour des motifs de différenciation politique.

14. « Aujourd'hui les infidèles désespèrent de parvenir à vous éloigner de la Religion. Ne les craignez point, craignez Moi. Aujourd'hui j'ai parachevé votre Religion. Je vous ai comblés de la plénitude de ma grâce. J'agréé l'Islam comme votre Religion. » (5.3)

religion comme étant une reconstruction illusoire des origines est rendu plus fragile. L'existence de Mahomet et ses succès témoignent, dans l'esprit des musulmans, de la vérité à la fois transcendante et historique de l'islam.

Implémenté dans le réel de l'histoire, l'islam propose une organisation sociétale cohérente et cohésive. Il crée aussi une aire d'illusion permettant de supporter la vie terrestre. Les souffrances de la vie terrestre seront compensées par la vie dans un au-delà paradisiaque. L'islam présente la particularité de décrire ce paradis, non pas uniquement, comme chez les chrétiens, par la présence à Dieu, mais aussi par la consommation très prosaïque de biens terrestres (miel, lait, « houris »)¹⁵. De nombreux auteurs ont relevé la tolérance de l'islam pour les besoins humains, et en particulier la sexualité (pour les hommes toutefois). Le prix à payer pour l'accès au paradis est la soumission et l'adoration d'un Dieu omnipotent et omniscient. À l'instar du Dieu de la Torah, jaloux de toute adoration qui se porterait sur un autre que lui, le Dieu de l'islam exige la soumission absolue et demande au croyant d'exécrer et de combattre toute autre idolâtrie. La puissance de l'illusion dans l'accès au paradis entraîne une forme d'indifférence à la mort, relative, mais néanmoins magnifiée dans la guerre sainte. La fonction d'illusion dans l'islam prend donc une tournure singulière. Elle est à la fois orientée vers l'attente du paradis, d'un au-delà consolateur, et à la fois orientée vers la construction ici-bas de la société islamique (Charia) et la recherche d'une hégémonie. Comme le prophète a réellement existé et que l'expansion arabo-musulmane a bien été une réalité historique, cette illusion s'est incarnée dans le réel. De par cette incarnation dans le réel (les victoires objectives de la conquête musulmane), le message coranique n'est pas perçu comme illusion mais bien comme une vérité transcendante. Il en résulte un verrou de pensée entravant l'ouverture à une critique matérialiste (historique) interne au monde musulman.

L'islam est une religion dont le projet est inséparable d'une réalisation politique concrète. L'islam, par essence, vise à l'organisation d'une société sous les prin-

cipes coraniques. Ce point fondamental explique (en partie) l'histoire des relations entre l'islam et l'Occident. À l'échelle historique, il existe un antagonisme millénaire entre les principes d'organisation des sociétés non-musulmanes et l'islam. Cet antagonisme n'a pas toujours pris la forme d'une guerre ouverte. Il y a eu des périodes de coexistence pacifique, souvent idéalisées. En Andalousie, sous la domination arabe, les Juifs et les chrétiens n'étaient effectivement pas martyrisés mais ils étaient considérés comme « dhimmis » et soumis à des impôts spécifiques (donc une discrimination). En fait, dans l'histoire, il a beaucoup plus existé de périodes de confrontations armées que de périodes de paix. Aujourd'hui, cet antagonisme se déploie dans de nombreuses guerres actuelles. Il se déploie aussi dans les conflits politiques, dans le monde des idées, dans le monde des médias, dans une forme de conflit de valeurs, et aujourd'hui dans notre société sous la forme d'une guerre dans le symbolique (le port du foulard, l'affaire des caricatures...). L'antagonisme historique entre l'islam et l'Occident est aujourd'hui dramatiquement réouvert. Plus que sur la question palestinienne, largement instrumentalisée par les pays arabes, il se cristallise autour de la question de l'existence d'Israël. La perte de souveraineté sur Jérusalem et le Mont du Temple est vécue comme une réalité insupportable par l'islam pour qui ce lieu est sacré (voyage nocturne de Mohamed).

Le verrou cognitif

Toute religion génère une aire d'illusion dans laquelle le croyant se réfugie pour atténuer la douleur de la vie terrestre dans l'attente d'un au-delà consolateur. Elle donne sens à des énigmes telles que l'origine de la création ou la signification de l'existence. L'islam, comme les autres religions, peut être décrit comme un système cognitif centré sur une logique interne, un type de raisonnement spécifique, une heuristique. L'islam exerce une fonction cognitive en donnant sens aux mystères des origines et de la finalité du monde. Dans l'islam, le message est simple et direct, sans complication - nul besoin d'une compréhension de la complexité de la Sainte-Trinité chrétienne - sans rituels compliqués bien que contraignants (la profession de foi, cinq prières, Ramadan, aumône, pèlerinage...), mais avec des prescriptions

15. Biens terrestres dont les nomades du désert du temps de Mohamed étaient privés...

simples et comprises par tous. L'islam propose un mythe généalogique dans la continuation de la genèse de l'ancien testament et une eschatologie. Le monde court vers la fin des temps (« L'Heure ») où chacun sera jugé d'après ses actes et l'authenticité de sa soumission. Les insoumis, et les Gens du Livre (Juifs et chrétiens) qui n'auront pas reconnu la véracité du message coranique seront voués à l'enfer ainsi que l'ensemble des mécréants, ceux qui vivent sans Dieu ou adorent des divinités multiples (des dieux animistes au Dollar des sociétés consuméristes). La vie possède donc un sens, tout événement se réalisant dans la réalité factuelle est attribué à la volonté d'Allah. La perfection d'une réalisation humaine ne peut exister si ce n'est comme l'exécution par la main de l'homme d'une décision divine. La connaissance humaine, la découverte scientifique, ne peuvent être que tangentielles, et doivent être circonscrites si elles touchent au mythe des origines et de la finalité (Darwin, cosmologie). Connaître et découvrir scientifiquement le monde est licite – il existe une authentique science arabe (mathématique, astronomie, médecine) très majoritairement orientée vers la pragmatique – mais elle ne peut concurrencer la foi en ce qui concerne les causes finales (ce qui est assez proche des positions des autres religions monothéistes, par exemple avec les créationnistes chrétiens).

Le système cognitif de l'islam peut être décrit comme une structure à trois niveaux. Le premier niveau est celui de Dieu, avec à ses côtés le livre immanent, dont le Coran est une émanation. Le second niveau est celui du Coran révélé à Mahomet et consigné dans ses versets et sourates, dictés tout au long de la vie du prophète. Le troisième niveau est celui des hadiths où les événements, paroles et conduites du prophète sont consignés dans des textes apocryphes pouvant faire l'objet de multiples interprétations et discussions parfois contradictoires. Tout objet de la réalité, phénomène, comportement, est rapporté par le croyant musulman aux deux niveaux précédents en suivant un raisonnement analogique. Si l'objet A est similaire, analogue, ou rappelle, tel événement B des hadiths ou du Coran alors il est licite. Sinon, il est illicite. Le raisonnement par décision de légalité est l'heuristique exclusive de l'islam. Il s'agit d'une structure très proche de la jurisprudence – le droit islamique est d'ailleurs la discipline centrale de l'islam

– mais très éloigné des heuristiques dominantes dans la philosophie occidentale où prédomine le raisonnement apodictique. Cela ne signifie pas que les musulmans soient des extraterrestres pour l'homme occidental et inversement – le dialogue et la coopération des heuristiques sont possibles – mais cela signifie tout de même la grande difficulté dans les échanges de pensée car leurs modes sont distincts. Là où le penseur occidental, devant un nouvel objet, comme Descartes penché sur son poêle, essaiera de *construire* une ontologie raisonnable, le croyant musulman tentera de le *rapprocher* d'une ontologie préfinie dans la source coranique. Tous deux ne se sont pas embarqués dans le même véhicule mental. Il n'est pas sûr qu'ils parviennent à la même destination.

Le verrou identitaire

Toute religion maintient un lien collectif identitaire avec les autres individus partageant la même croyance. Le fait religieux ne se limite pas à la croyance individuelle en Dieu. Il est aussi inscrit dans une histoire collective. Penser le religieux impose ainsi de penser non seulement le sacré mais aussi les rapports collectifs entre les individus. C'est là une des dimensions essentielles des trois grands monothéismes (la religion juive, chrétienne et l'islam). Les grandes religions monothéistes sont des solutions types au problème posé par la coexistence de soi avec l'autre. C'est le problème fondamental de l'Homme. Sa résolution est toujours partielle. L'autre ne va pas de soi. La loi divine, les commandements et les prescriptions permettent la possibilité de la coexistence sans avoir à accomplir le meurtre de l'autre. Dans la religion juive, religion du père, le peuple juif est élu par Dieu parmi tous les peuples de la Terre. Cette élection établit une bipartition entre les Juifs, connectés par un lien avec Dieu (l'Alliance dont un des symboles est la circoncision associée au sacrifice du fils d'Abraham) et les autres. La dynamique du système vise à maintenir l'Alliance jusqu'à la fin des temps et l'arrivée du Messie. L'autre, le non juif, est ignoré. Cela ne signifie pas que l'autre, le non juif, soit nié ou annihilé. Lisons Levinas :

« Dieu est en sens l'autre par excellence, l'autre en tant qu'autre, l'absolument autre et cependant mon

arrangement avec ce Dieu-là ne dépend que de moi (...) Par contre, le prochain, mon frère, l'homme, infiniment moins autre que l'absolument autre est, en un certain sens, plus autre que Dieu : pour obtenir son pardon le Jour du Kippour je dois au préalable obtenir qu'il s'apaise. »¹⁶

Il est en dehors de l'Alliance mais reste frère en humanité :

« Comment se préserver du mal ? en assumant les uns la responsabilité des autres. Les hommes ne sont pas seulement, et dans leur ultime essence, des « pour soi », mais « pour les autres » (...) Israël enseignerait que l'ultime intimité de moi à moi moi-même consiste à être à tout moment responsable pour les autres, l'otage des autres. Je peux être responsable pour ce que je n'ai pas commis et assumer une misère qui n'est pas la mienne. »¹⁷

Frère en humanité, mais pas frère dans l'Alliance. Le peuple juif s'identifie à l' élu et laisse l'autre de côté en instaurant des marques fortes : pas ou peu de prosélytisme – sauf au début de la conquête juive -, indifférence aux autres peuples, maintien d'une frontière rituelle, interdits alimentaires, circoncision, transmission maternelle. La religion juive par la croyance dans l'élection du peuple juif trace une frontière d'appartenance infranchissable entre les Juifs et les non juifs (on est juif ou on ne l'est pas). Elle crée des relations particulières d'identité groupale qui ont été renforcées par les persécutions et la tentative d'anéantissement total du peuple juif (Shoah) par l'Allemagne nazie. Dans le christianisme, religion du fils, Dieu s'est incarné dans l'homme au travers du Christ. L'autre est accepté car il contient potentiellement Dieu. L'autre est donc terre de mission et de baptême (nécessité du prosélytisme). Dieu se fait homme au travers du Christ, le sacré est ritualisé dans l'eucharistie : incorporer Dieu en soi. La religion chrétienne installe une modalité d'échange par l'incarnation de Dieu en l'homme (le Christ). Pour la religion chrétienne, la relation d'engendrement est assumée « mon père pourquoi m'as-tu abandonné ? » et l'autre en contenant Dieu comme nous le contenons nous-mêmes devient acceptable « Tu aimeras ton prochain comme toi-même ». Traduisons :

16. Levinas E., *Quatre lectures talmudiques*, p. 36.

17. Op.Cit., Levinas E., p. 181.

la part de narcissisme qui te permet d'être toi (le soi), donne-la à l'autre. Les dévoiements de l'Église catholique dans le politique à certaines périodes de l'Histoire (missions, colonialisme) doivent être distingués de ce message textuel des Évangiles. La violence symbolique, et souvent réelle, des conquêtes missionnaires chrétiennes témoigne de la dégradation de tout message textuel religieux lorsqu'il se confronte aux réalités du monde. Si pour la religion juive, il existe une indifférence aux autres peuples (pas de prosélytisme) et si pour les chrétiens, la nécessité de l'ouverture à l'autre (dans les circonstances historiques, cette ouverture a pris les formes d'une violence à l'encontre des peuples non-chrétiens), dans l'islam, la dynamique est celle de la conquête de l'Oumma sur l'ensemble des hommes pour que le règne d'Allah puisse être.

« Combattez ceux qui ne croient point en Dieu ni au jour dernier, ceux qui ne s'interdisent pas ce que Dieu et son Prophète ont défendu, ceux qui, parmi les Gens du Livre ne professent pas la Vraie Religion ; combattez-les jusqu'à ce qu'ils paient le tribut et qu'ils se soumettent. S'ils sombrent de nouveau dans l'infidélité, tuez-les partout où vous les rencontrez. Ne prenez chez eux ni ami ni auxiliaire. » 9-29, 4-89.¹⁸

Le *djihad* est un devoir envers Dieu¹⁹. Il vise à la soumission de l'humanité *entière*. Il doit être poursuivi jusqu'à la totale expansion sur le monde. Le but du djihad est la souveraineté de la « logocratie » musulmane sur l'ensemble des groupes sociaux de l'humanité. L'autre ne peut exister s'il ne se soumet pas. Lévi-Strauss a écrit ces lignes dans *Tristes Tropiques* :

« Grande religion qui se fonde moins sur l'évidence d'une révélation que sur l'impuissance à nouer des liens au dehors. En face de la bienveillance universelle du bouddhisme, du désir chrétien de dialogue, l'intolérance musulmane adopte une forme inconsciente chez ceux qui s'en rendent coupables ; car s'ils ne cherchent pas toujours, de façon brutale, à amener autrui à partager leur vérité, ils sont pourtant

18. Monneret J.L., *Les grands thèmes du Coran*, préface du Docteur Dalil Boubaker, Dervy 2003.

19. Les chiites différencient le petit djihad, guerre contre les infidèles menaçant la communauté des croyants (Oumma) du grand djihad, combat intérieur du moi pour se soumettre aux préceptes coraniques.

(et c'est plus grave) incapables de supporter autrui comme autrui ».²⁰

Cette dynamique identitaire interne à l'islam ne signifie pas que les musulmans soient des fanatiques cherchant à convertir ou à tuer les infidèles. Il existe dans l'islam une éthique du respect. Le Coran contient de nombreux versets exaltant la tolérance, l'amour de l'autre et le respect de la vie. L'immense majorité des musulmans aspire à la coexistence pacifique avec les infidèles. La fraternité amicale est plus délicate²¹. Car on ne peut être frères que dans l'islam. Mais, dans la structure dynamique de la religion exprimée dans le Coran, texte « descendu », non interprétable, non modifiable, non sécable, la nécessité de l'étendue de l'islam sur le monde est clairement affirmée. L'unité de Dieu implique celle de l'Oumma (communauté des fidèles) qui lui fait face comme un miroir²². Le rapport entre Allah et les hommes est un rapport des hommes avec l'absolu qui doit être adoré. L'humanité soumise est faite pour adorer Dieu. Il existe fondamentalement une dynamique hégémonique de l'islam sur le monde entier. L'extériorité est tolérée, mais elle n'est pas assimilée comme un horizon de légitimité. Elle est un obstacle sur la voie de la réalisation de l'islam. Le verrou identitaire clôture l'islam sur lui-même en lui imposant une dynamique hégémonique, qu'elle soit incarnée dans une guerre sainte violente, ou dans la patience infinie et pacifique des populations musulmanes confiantes dans l'avènement inéluctable de l'islam, religion incomparable, définitive.

Éléments de réponse

Mettons maintenant, de façon synthétique, les éléments dégagés par notre analyse en regard des quatre questions posées en introduction.

1. Qu'il y a-t-il dans l'islam, soit dans son essence, soit dans son dévoiement, qui puisse sus-

citer, inciter, rendre légitime, tolérer une telle haine meurtrière ?

Bien que le Coran comporte de nombreuses sourates appelant à la tolérance et la tempérance, il existe bien dans l'islam une dynamique d'exclusion du non-croyant de son espace de déploiement et l'amène soit à l'éviter, soit à le soumettre à la foi, soit dans le cas d'une menace (réelle ou ressentie) portée à l'encontre de la communauté musulmane, à sa destruction (djihad). La référence à l'islam proclamée par les meurtriers de masse faisant le djihad trouve sa légitimité dans une lecture littérale de sections choisies du Coran. Pour de nombreux musulmans, les djihadistes n'ont pas pris en considération l'ensemble holistique du texte et se sont donc éloignés de l'islam. Pour d'autres, ces djihadistes sont les avants gardes du combat légitime pour la victoire finale de l'islam.

2. Pourquoi l'intégration des Français de confession musulmane à la culture Républicaine française est-elle plus difficile que pour les autres populations ?

Il existe des raisons sociales et anthropologiques. Les raisons sociales sont celles inhérentes à l'émigration et sont redevables d'une critique politique. Les raisons anthropologiques sont liées principalement aux structures familiales. La majorité des familles musulmanes est de type communautaire : père et fils marié peuvent cohabiter sous le même toit. À la mort du père, les frères peuvent continuer à cohabiter quelque temps, mais la séparation, inévitable à terme, implique un partage égalitaire des biens. Les sœurs sont exclues du partage. Les frères occupent des positions symétriques. Ce système existe par exemple partout au Maghreb. Dans les pays musulmans, les règles d'héritage coranique devraient assurer aux filles la moitié de la part des garçons mais en pratique la règle n'est jamais respectée. Ce système est fondamentalement anti-individualiste. Le mariage entre cousins est valorisé. Le neveu a une forme de priorité sur la fille. Le système communautaire ne cohabite pas aisément avec le système social construit sur la famille nucléaire exogame égalitaire do-

20. Lévi-Strauss Cl., *Tristes Tropiques*, Plon, 1955, p. 437.

21. « O croyants, ne vous liez d'amitié qu'entre vous ! Les infidèles ne manqueraient pas de vous corrompre » 3, 118, Monneret J.L., *Les grands thèmes du Coran*, préface du Docteur Dalil Boubaker, Dervy 2003

22. Sibony D., *Proche-Orient, Psychanalyse d'un conflit*, Seuil, 2003. p134.

minante en France²³. Mais, en sus de ces facteurs anthropologiques, le facteur religieux joue un rôle majeur. L'islam est une religion identitaire ne supportant pas (ou difficilement) le compromis séculier avec les sociétés non islamisées. La séparation entre religieux et politique est difficilement acceptable car l'œuvre de Dieu ne peut s'arrêter au seuil de la République française. Le message de l'Évangile « rendez à César ce qui appartient à César » n'a pas de sens dans l'islam, si ce n'est sous une forme de compromis transitoire destiné à terme à être invalidé par la nécessité d'une société future dirigée par les principes coraniques.

3. Comment se fait-il qu'aujourd'hui en 2015, la plupart des conflits en Europe et en Asie, recourent des confrontations armées dans lesquelles la question de l'islam est engagée ?

L'islam est devenu l'idéologie de la confrontation avec l'Occident. Il est le moteur interne de cette confrontation et les facteurs économiques sont secondaires. L'amélioration économique n'implique pas une décrue de l'identité islamique, y compris radicale. Le recours aux idéologies marxistes de la libération dans les années 1960, y compris en Algérie, n'a été qu'un vernis sur l'antagonisme premier opposant l'islam à l'Occident colonisateur. Toutefois, l'antagonisme islam / Occident recouvre aussi des oppositions économiques et des intérêts nationaux géostratégiques qui jouent bien évidemment un rôle.

4. Comment expliquer la dynamique de l'expansion de l'islam, y compris dans les sociétés occidentales et quel est son lien avec la mondialisation et avec la modernité ?

Devant le vertige d'une civilisation mondialisée confrontant l'individu à la perte de sens, les religions deviennent des refuges. Parmi toutes les religions, l'islam est la religion la plus efficace, simple, sans clergé (chez les sunnites), au rapport direct avec Dieu, aux rituels contraignants mais compréhensibles, à la profession de foi rapide, partitionnant le monde de façon binaire, tolérante²⁴ avec les besoins sexuels des hommes²⁵, intégrant la légitimité de la violence humaine (djihad), permettant (en théorie) une gestion claire des sociétés humaines (Charia), rendant inutile l'introspection critique, assurant la pérennité des définitions identitaires et défiant la peur de l'existence individuée par une illusion eschatologique. Par tous ces aspects, l'islam est en phase avec la modernité des sociétés de masse, marquée par le recul de la pensée critique et la montée en puissance des idéologies identitaires simples fonctionnant sur le mode de clivages binaires, relevant la tendance paranoïde des sociétés de masse contemporaines. Sous sa forme radicale, l'islam est la forme contemporaine du totalitarisme (cf. la politique folle de l'État islamique). Il ne supporte pas l'existence de la différence, qu'elle soit dans l'ordre de la pensée, dans les mœurs, dans l'organisation sociétale.

Voir clair

Notre analyse de l'islam est insuffisante sur bien des aspects. Elle néglige des points essentiels, tels son évolution interne, la distinction entre sunnites et chiites, la question du soufisme et des sectes dérivés de l'islam. Notre amateurisme en matière d'histoire des religions nous a sans doute amené à faire des approximations et a pu entraîner dans des erreurs ou des contre-sens. Mais nous avons essayé d'avancer avec nos moyens. Nous avons essayé de dissiper le brouillard idéologique posé devant l'islam en repérant quelques balises fiables pour essayer de voir plus clair.

23. Emmanuel Todd définit 15 types familiaux distincts sur l'ensemble de la planète. La liste est la suivante : Communautaire patrilocal ; communautaire matrilocale, communautaire bilocal, souche patrilocal, souche matrilocale, souche bilocal, nucléaire intégré patrilocal, nucléaire intégré bilocal, nucléaire à coresidence temporaire patrilocal, nucléaire à coresidence temporaire patrilocal, nucléaire à coresidence temporaire bilocal, nucléaire égalitaire, nucléaire absolu, souche à résidence temporaire additionnelle. (Cf. Todd E., *L'origine des systèmes familiaux*, p.11)

24. « pas de contrainte en religion » dit le Coran.

25. Cf le livre de Nathalie Gozlan, *Le sexe d'Allah*, Grasset, 2004, qui montre la présence dans l'islam d'une sexualité étonnamment libre pour les hommes

Devant l'islam, la première tâche est celle de la lucidité. Voir clair, ne pas se défaire d'une analyse objective de la réalité, ne pas céder aux illusions, c'est-à-dire aux réalisations de désir. Il existe bien dans l'islam une logique de violence symbolique à l'égard de ce qui est étranger à l'islam. Cette logique est inscrite dans les fondements textuels d'une religion monothéiste se décrétant comme vérité ultime. Cette violence peut être circonscrite dans l'ordre symbolique. La coexistence avec l'extériorité est alors possible moyennant un antagonisme dans le domaine des représentations collectives. Mais cette violence symbolique peut se dégrader en violence réelle et ce passage est rendu légitime par le recours au texte sacré. Il en résulte une impossibilité de limiter ce passage à la violence réelle, si ce n'est par la remise en cause du Coran, donc une désacralisation impossible. Telle est la clôture symbolique de l'islam.

L'illusion de notre puissance

Voir clair devant l'islam, implique en premier lieu de se garder de l'illusion de la puissance de la raison laïque devant l'islam. Les hommes construisent des religions car ils en ont besoin pour vivre. Il est plus difficile de vivre sans religion, avec le doute, l'inconnaissance, la réflexion éthique douloureuse, une subjectivité conflictuelle, que de vivre à l'abri d'un dogme légiférant sur l'ensemble des événements de la vie, donnant sens à l'origine, à la finalité, et organisant tout destin sous la volonté opaque d'un dieu omniscient. Bien sûr, il existe des agnoscismes faciles et lâches. Des négations de Dieu entraînées par la bêtise et la médiocrité humaines. Mais, au bout du compte, force est de constater que le fait religieux est dominant, résistant, envahissant, car il est cosubstantiel à l'âme humaine. L'époque n'est plus aujourd'hui aux avancées du rationalisme et de la libre pensée mais bien à leur recul. L'islam est actuellement poussé par une dynamique expansive d'une grande puissance et il est illusoire de penser qu'il s'arrêtera, prétrifié, devant les idéologies matérialistes, libertaires, égalitaires, individualistes, hédonistes, consuméristes, de la France contemporaine. Les faits montrent au contraire la formidable aspiration offerte par l'islam à une génération de jeunes issus de l'immigration et trouvant dans ses symboles, ses marques, son his-

toire, un projet d'existence bien plus en phase avec leurs réalités sociales que les idéaux d'un Mai 68 vécus comme étrangers et déguisements hypocrites d'une domination politique. Nous devons aujourd'hui prendre conscience de notre fragilité devant un islam objectivement conquérant. Nous devons nous préparer à un affrontement idéologique, affirmant nos valeurs et notre refus de l'aliénation religieuse.

L'illusion de la tempérance

Penser que l'islam se tempérera au contact des sociétés occidentales est une illusion. L'islam politique considère la sécularisation comme une dégradation de l'islam, qui n'est pas une religion « tiède » et comme une soumission inacceptable à la République. Leurs promulgateurs cherchent dans le prosélytisme et dans le combat politique la réalisation partielle de la prétention universelle de l'islam. En ce sens, ce sont les alliés objectifs, c'est-à-dire dont les buts finaux convergent à terme avec les fondamentalistes djihadistes en lutte armée contre l'Occident, même si à l'échelle locale et dans la temporalité des événements d'une histoire à court terme, ces musulmans politiques peuvent avoir des buts totalement contraires à ceux des djihadistes, être révoltés par leurs actions meurtrières, les combattre, voire collaborer étroitement avec les services de renseignements occidentaux pour les anéantir. Toute autre serait la volonté d'une assimilation à la société française avec conservation des pratiques et rituels (prières, Ramadan, etc.) mais de façon privée, individualisée, à l'échelle de la famille, du quartier, (comme pour d'autres religions évangélique, chrétienne, juive, bouddhique...). Il existe des musulmans qui cherchent cette voie d'assimilation. Progressivement, la religion se transforme dans des pratiques sociétales collectives non contraignantes. Des rituels sociaux scandent la vie de façon festive, autorisant des dérogations aux principes fondamentaux (alimentaires, prière) pour devenir une identité religieuse moins élective venant se superposer à l'identité nationale et républicaine. Une évolution naturelle de la sécularisation serait une tendance progressive vers l'abandon de la foi dans l'islam au profit du sentiment d'appartenance à une culture d'origine.

Or, tous les faits montrent que l'abandon de la foi musulmane pour l'athéisme est une voie extraordinairement rare. L'apostasie est punie de mort dans la plupart des pays musulmans. Même en dehors des risques objectifs, abandonner l'islam n'est pas seulement se défaire d'une illusion religieuse pour l'inconfort de la rationalité laïque. Quitter l'islam signifie la perte de l'identification collective pour une assumption d'une individualité sans modèle. Elle signifie une rupture existentielle tant avec les anciens frères en religion qu'avec les ascendances générationnelles. C'est pourquoi l'abandon de la foi musulmane est si difficile et passe souvent par le détour d'une allégeance doctrinale forte, au marxisme, au trotskisme, à une autre religion, avant de parvenir à un athéisme apaisé. La sécularisation de l'islam dans les populations migrantes d'origine arabe ou africaine est donc une possibilité purement théorique. La réalité des faits montre l'utilisation de l'islam par ces populations comme un différenciateur culturel permettant de lutter contre l'assimilation à la culture occidentale (extension du port de voile, etc.). Lutte symbolique nourrissant une animosité grandissante entre la population d'accueil et ces populations qui subissent un déracinement et se voient imposer une immigration subie dans des conditions de logement souvent dégradantes.

La distinction entre le religieux et le politique

L'islam est une religion dans laquelle la distinction entre l'espace privé de la foi et l'espace politique d'une société n'existe pas. Cette distinction est contraire aux fondements de l'islam. Il est une religion dont la légitimité est celle de son incarnation dans les pratiques et les structures politiques, et en premier lieu dans le droit. La compatibilité entre l'islam et la République est ainsi hautement mise en question contrairement à ce qui est avancé souvent, par naïveté, par méconnaissance, par hypocrisie. Les manifestations de cet islam dit « politique » se rencontrent dans le port du voile (non spécifié explicitement dans le Coran) qui vise à établir une distinction entre musulman et non-musulman, en particulier en marquant les femmes, la plupart volontaires, en les soustrayant symboliquement ainsi à la possibilité d'union avec des non-musulmans (sauf conver-

sion, c'est-à-dire soumission). Rappelons que pour l'anthropologie, une société se définit par la possibilité des échanges matrimoniaux à l'intérieur d'un groupe donné. Le port du voile symbolise l'impossibilité d'une union possible et donc délimite un espace de démarcation à l'intérieur de la société. Toutefois, le port du voile par les jeunes filles de confession musulmane s'explique en France par un faisceau complexe de motivations. Certaines le portent par conviction, d'autres par soumission à des exigences de conjoint ou de la famille, d'autres par provocation identitaire, certaines par nécessité pour ne pas être en difficulté dans leurs cités. Dans tous les cas, le résultat est identique : dans l'espace public, des femmes sont marquées d'un signe ostentatoire les distinguant des autres femmes. Le voile islamique touche ainsi les fondements du lien social républicain et s'associe aux autres revendications communautaires (menus Halal dans les cantines, lieux de prière en entreprise, espaces réservés pour les femmes dans les piscines, etc.). Ces revendications de l'islam politique visent à créer des zones de spécificités pour les musulmans, autrement dit des espaces de recul de la loi républicaine au profit d'une organisation islamique de ces nouveaux espaces conquis. Ces tentatives de conquête sont en apparence pacifiques, respectueuses de la légalité républicaine mais leur projet est clair : la création d'un espace sociétal spécifique pour la communauté musulmane.

La question démographique

Voir clair, c'est se dégager des tabous du politiquement correct qui entravent toute réflexion sur l'immigration. La réalité démographique doit être regardée en face, sans tomber dans les pièges des mots (invasion, quotas, etc.). Si la voie choisie par la République française est l'intégration à ses valeurs constitutives pour un vivre ensemble (fraternité républicaine), la maîtrise réfléchie des flux migratoires est une nécessité incontournable. Les difficultés avec l'islam surviennent aujourd'hui dans une société française de 66 millions d'habitants comportant une part de 6 millions de compatriotes de confes-

sion musulmane²⁶ Il est difficilement imaginable que les difficultés associées à l'islam en France s'atténuent avec une augmentation de cette proportionnalité. Elles auraient logiquement tendance à augmenter si la part de Français de confession musulmane, majoritairement issue de l'émigration augmente. L'islam, en puissance, ne se satisfera pas d'une dissolution dans les idéaux et les modes de penser libertaires occidentaux (liberté d'expression, égalité des sexes, tolérance, individualisme, mariage homosexuel, etc.). C'est maintenant une certitude. Donc, nous sommes devant trois possibilités :

- A- Soit nous demandons à nos compatriotes de confession musulmane de modifier leur pratique de l'islam en le dépolitisant (intériorisation de la foi, privatisation des pratiques). Nous escomptons une tempérance de l'islam au contact de la société française que nous pouvons renforcer en lui demandant une privatisation des pratiques, une transparence du financement des mosquées, voire l'usage du français pour les prêches²⁷. On a vu que l'islam en France ne prenait pas le chemin de la tempérance. Cette option imposerait une intervention plus active de la République dans les affaires religieuses. Rappelons que le ministre de l'intérieur est, en France, en charge des cultes.
- B- Soit nous acceptons de modifier profondément nos façons de vivre et nos valeurs pour donner un place grandissante à l'islam en France²⁸. Nous acceptons alors le voile dans la fonction publique, les menus halal systématisés dans les cantines, le nombre de jours fériés correspondant aux fêtes musulmanes à parité (ou proportion) avec le nombre de jours fériés des fêtes chrétiennes, les temps libres pour les prières

en entreprise, la présence de l'islam dans l'espace public, (pourquoi les cloches des églises et pas l'appel du muezzin ?), la séparation des hommes et des femmes dans les sports, etc., etc. Le risque d'une fracture grave de la société française est alors majeur et ne ferait que profiter à l'extrême droite, voire aboutir sur la situation libanaise d'une société clivée par les religions communautaires. Cette option réunit dans un même élan contre nature, des militants islamiques et certains militants de gauche à la vue courte.

- C- Soit nous limitons la proportionnalité des Français de confession musulmane et nous nous exposons à la réalisation d'une discrimination religieuse. En théorie, il conviendrait donc de n'accepter que la part quantitative et qualitative de l'islam qui puisse permettre, au long cours, sa coexistence pacifique avec la République et le respect mutuel. Sur le plan quantitatif, la question est celle du contrôle volumétrique de l'émigration de population de confession musulmane. La maîtrise des flux migratoires par une Nation ne constitue pas une faute éthique si elle vise à l'intégration des populations migrantes (égalité absolue des droits au logement, au travail, à l'éducation, aux soins, à la vie sociale). Elle constitue une faute éthique si elle discrimine telle population par rapport à telle autre dans l'accès à ces services (cas de l'Allemagne nazie vis-à-vis des Juifs, cas du régime de Vichy à partir de 1941). Le problème posé est alors de spécifier l'identité religieuse des personnes désireuses de venir en France et dans certains cas d'accepter et dans d'autres cas de refuser. De nombreux pays, en particulier anglo-saxons, pratiquent cette politique démographique en vue de l'égalité aux droits, services et devoirs. En France, l'égalité républicaine interdit une telle discrimination qui ne manquerait pas d'évoquer le spectre de la perversion du régime de Vichy (qui n'est pas la République comme chacun sait).

Aucune de ces trois options (A, B, C) n'est donc satisfaisante pour l'idéal républicain. Il n'y a pas de bonne alternative. Cette impasse paralyse l'action et permet à l'islam différenciateur de prospérer. Pourtant, la question des identités religieuses est devenue inévitable. Elle est dangereuse car elle entraîne des réflexes identitaires dont les résonances historiques sont délétères. Mais il existe des réalités démographiques amenant à remettre en question

26. Le chiffre est controversé et oscille entre 2 et 7 millions selon les critères et les sources. On sait par contre que 430 000 personnes assistent toutes les semaines à la prière du vendredi. Chiffre qui relativise la portée de la montée de l'islam religieux, mais pas celui de l'islam politique différenciateur.

27. La comparaison avec la messe en latin est une supercherie. L'usage de l'arabe dans les mosquées n'est pas comparable à un rite ancien mais a pour finalité de toucher des populations émigrées non encore francophones. Un islam de France cohérent viserait à favoriser la francophonie, quitte à conserver l'arabe pour la lecture du Coran, ce qui est alors en phase avec son usage culturel.

28. Le roman *Soumission* de Michel Houellebecq relate, à la façon de l'auteur, le cheminement intérieur d'un universitaire français se convertissant à l'islam (en partie pour la jouissance de la polygamie) après la victoire d'un parti conservateur islamique en France.

les utopies et les idéaux d'ouverture au monde²⁹. Ce problème est difficile et douloureux. Il exige une réflexion républicaine approfondie, contradictoire, dialectique et au final une décision démocratique.

La volonté de l'accueil fraternel

Voir clair, cela signifie aussi ne pas tomber dans un syndrome paranoïaque considérant comme négatif l'ensemble des musulmans en leur attribuant une volonté destructrice à notre égard. Encore, une fois la grande majorité des musulmans, en tant qu'individus, n'ont aucune intention agressive à l'encontre de la République. Le problème ne se situe pas au niveau des individus, mais au niveau de l'idéologie groupale. Pour contrecarrer le clivage paranoïaque nous devons aller au-devant des populations musulmanes et prendre en nous ce qu'ils peuvent nous apporter, (le refus de la facilité matérialiste, le souci du frère). Peut-être pourrions-nous rehausser notre idéal de fraternité en prenant exemple sur la fraternité musulmane, en laissant de côté son corollaire d'exclusion des non-musulmans pour atteindre un idéal d'universalité? Ce ne sont là que des suggestions mais, dans tous les cas, dès lors que le cadre républicain n'est pas menacé, il convient d'accepter pleinement la présence en France de personnes de confession et de culture musulmanes, leur donner un accueil fraternel, la liberté de vivre leur religion et leurs coutumes culturelles sont des impératifs que la République peut et doit assumer. Nous n'avons pas à avoir peur de la différence à partir du moment où nous assumons la pérennité de nos valeurs constitutives et sommes vigilants sur les dérives potentielles d'un islam conquérant. L'islam est une religion forte, à la dynamique expansive, aux prétentions d'universalité, mais les valeurs de la République et la pensée laïque

sont (devraient être) suffisamment fortes pour le recevoir et lui donner une place respectée, mais maîtrisée. Les nombreux musulmans aspirant à vivre en paix avec les non-musulmans se sentiront confortés. Ceux qui se sont sécularisés et ceux qui sont devenus laïcs se sentiront protégés. La réalisation effective de nos valeurs est donc une nécessité vitale. Ne pas céder sur la laïcité, porter haut l'esprit des Lumières, reprendre confiance dans la pensée critique, dans la raison, assumer l'héritage des sciences humaines, de la sociologie, de la psychanalyse, de l'histoire des religions, de la philosophie, relire Voltaire, Spinoza, Auguste Comte, Feuerbach, défendre Darwin, Freud, Durkheim, ne pas confondre Marx avec la dérive des communismes, s'intéresser aux sciences cognitives, aux théories de la complexité, à la philosophie, etc., etc., bref, continuer à penser... et affronter l'aliénation religieuse pour la déconstruire pacifiquement par le travail de la raison.

L'interrogation critique sur nos propres valeurs

Assumer nos valeurs constitutives (liberté d'expression, égalité, fraternité, laïcité, rationalité...) devrait aussi s'accompagner d'une mise en critique des dérives de notre société. Sommes-nous prêts à défendre une société où l'apologie de la jouissance, l'individualisme, l'adoration de la consommation, la réification de l'individu dans le marché, l'exhibitionnisme de soi, la négation des distinctions, la marchandisation de la nudité des corps (etc.), s'engouffrent dans l'espace laissé vacant par la mise à bas de la famille patriarcale et de l'idée de Nation? Le non-sens de nos sociétés occidentales n'est-il pas un déterminant profond de la crise actuelle entre laïcité et islam, comme potentiellement avec les autres religions? Ces questions dépassent largement les appartenances politiques. Les réponses ne sont ni de gauche, ni de droite. Elles sont républicaines ou non.

La valorisation de la raison

Au terme de cet essai, nous avons conscience d'avoir présenté l'islam en laissant de côté son apport à la civilisation. Car si l'islam, comme les autres religions, a été impliqué, de tout temps, dans des conflits meurtriers, il ouvre également un espace de dépassement

29. Sur ce plan, l'entrée de la Turquie (77 millions d'habitants dont la plupart musulmans pratiquants) dans l'Europe est hautement problématique. Toute la politique étrangère turque de ces derniers mois, comme la négation du génocide arménien, la question kurde (etc.), atteste des intérêts divergents de la Turquie vis-à-vis de l'Europe. On attribue par ailleurs à son premier ministre la phrase « Les minarets de nos mosquées seront nos baïonnettes ». On ne peut être plus clair sur le projet de l'islam politique turc, fût-il modéré et conservateur comme il aime à se présenter.

spirituel de la condition humaine. Les religions sont toutes des constructions idéologiques humaines qui révèlent les fondements de la vie psychique. Chacune d'entre elles apporte à la connaissance de l'âme humaine des lumières inestimables. Religions animistes, vénérant les forces de la nature, et permettant la fusion harmonieuse de l'homme dans son environnement, religions monothéistes cherchant (difficilement) la voie de la coexistence avec l'autre, religions d'Extrême-Orient libérant l'homme de l'aliénation à soi... toutes sont des cathédrales de l'esprit humain. L'islam est ainsi une religion offrant au croyant une relation directe avec Dieu, liant la saillance momentanée d'une existence individuée avec l'infini d'une volonté divine irreprésentable. Entre le chamelier musulman des débuts de l'islam cherchant sous les étoiles dans le désert l'orientation de la Mecque, et le jeune musulman des banlieues parisiennes faisant de même avec sa boussole intégrée dans son tapis de pière, il existe une incroyable filiation défiant les siècles et la géographie et qui impose le respect devant une religion à la puissance aujourd'hui incomparable.

Il est donc parfaitement illusoire d'espérer la fin des religions. Les hommes ont besoin des religions et ils les créent pour répondre à leurs nécessités. Nous devons donc accepter la pérennité du fait religieux. Mais il nous faut pourtant éviter de tomber dans le piège du relativisme qui attribuerait une valeur identique à la pensée rationnelle et à la pensée religieuse. Ces deux pensées ne sont pas sur un pied d'égalité en ce qui concerne la progression de l'esprit. La pensée rationnelle permet d'expliquer la religion en positif, par l'analyse des fondements de l'illusion religieuse, par l'histoire raisonnée des croyances et des rites, alors que la pensée religieuse ne peut que décrire en négatif la pensée rationnelle (l'absence de Dieu, le détournement de la vérité) et lorsqu'elle tente de le faire en positif, elle l'attribue aux œuvres occultes de Satan. Il n'existe pas une symétrie des approches entre raison et religion mais une disjonction entre une pensée rationnelle pouvant donner un sens génératif (explicatif) à la pensée religieuse. Cette dernière ne peut que dégrader la pensée rationnelle de façon syncrétique et indifférenciée. Nous n'avons donc pas à avoir honte de ce que la raison ont apporté à la pensée occidentale. Elle nous apporte certes des doutes et, malgré les apports des sciences, nous ex-

pose aux vertiges de l'inconnaissance. Mais elle nous a apporté aussi une certitude. Les religions, toutes les religions, sont des illusions, des constructions humaines faites pour supporter l'angoisse du néant, l'exploitation, l'inconnu, la présence des autres, la mort... Elles doivent certes être respectées comme étant des réalisations humaines ayant contribué à l'essor des civilisations, mais lorsqu'elles empiètent sur l'espace de la liberté de penser, lorsqu'elles nourrissent l'obscurantisme contre la science, la guerre contre la paix, la haine contre la tolérance, alors elles doivent être combattues, par la puissance publique, par l'exercice de la pensée, par le discours critique, et ceci est vrai pour l'islam comme pour la religion chrétienne, comme pour la religion juive et toutes les autres religions.

Sources

- Abgrall J.M., *La mécanique des sectes*, Payot, 1996.
 Assman J., *Moïse l'égyptien*, Hanser-Verlag, 1997.
 Barnavi E., *Les religions meurtrières*, Flammarion, 2006.
 Benslama F., *La psychanalyse à l'épreuve de l'Islam*, Aubier, 2002.
 Benzine R., *Les nouveaux penseurs de l'islam*, Albin Michel, 2004.
 Boyer P., *Et l'homme créa les dieux*, Folio essais, 2001.
 Charmay, J.P., *Principes de stratégie arabe*, L'Herne, 2003.
 Chebel M., *Dictionnaire des symboles musulmans, Rites, mystiques et civilisation*, Albin Michel, 1995.
Courrier international, L'islam en débat, le monde musulman face à l'urgence des réformes, Hors-série, Février Mars Avril, 2015.
 Devereux G., *Essais d'ethnopsychiatrie générale*, Tel, Gallimard, 1970.
 Durkheim E., *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, 1912, Puf, 2013.
Évangiles, Lettres de Jean, Actes des apôtres, Folio.
 Freud S., *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, OCP, XX, 1937-1939.
 Freud S., *L'avenir d'une illusion*, 1927, Puf.
 Freud S., *Totem et Tabou*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1965.
 Gozlan M., *Le sexe d'Allah*, Grasset, 2004.

Houellebecq M., *Soumission*, Flammarion, 2015.

Huntington S.P., *Le choc des civilisations*, Odile Jacob, 2000.

Kohut H., *Le soi*, 1971, Puf, 1974.

La Bible – Edition publiée sous la direction d'Edouard Dhorme, La Pléiade, Gallimard, 1956.

Le Coran, traduction Kazimirski, Garnier, 1981

Le Coran, essai de traduction, Jacques Berque, Albin Michel, 2002.

Lettres de Paul, Bayard, 2001.

Leiris M., *Le sacré dans la vie quotidienne*, 1938, Publié dans *La règle du Jeu*, La Pléiade, Gallimard.

Lemaire A., *Naissance du monothéisme*, Bayard, 2003.

Levinas E., *Quatre lectures talmudiques*, Les Éditions de Minuit, 1968.

Lévi-Strauss Cl., *Tristes Tropiques*, Plon, 1955.

Lévi-Strauss Cl., *Les structures élémentaires de la parenté*, Mouton, 1947, 1967.

Lévi-Strauss C., *La pensée sauvage*, Plon, 1962.

Lewis B., *Que s'est-il passé ? L'islam, l'occident et la modernité*, Gallimard, 2002.

Monneret J.L., *Les grands thèmes du Coran*, Dervy 2003.

Otto R., *Le sacré*, 1923, 2001, Payot.

Puech H.R., (sous la direction de), *Histoire des religions*, La Pléiade, trois volumes, Gallimard, 1970.

Parat C., *L'inconscient et le sacré*, Puf, 2002.

Porte M., *Une lecture de « l'homme Moïse et la religion monothéiste »*, ENS Editions, 1999.

Roy O., *L'islam mondialisé*, Points, 2002.

Sibony D., *Proche-Orient, Psychanalyse d'un conflit*, Seuil, 2003.

Stevens A., Price J., *Evolutionary Psychiatry, A new beginning*, Routledge, 1996.

Spinoza, *L'Éthique, Œuvres complètes*, La Pléiade, 1954.

Thom R., *Apologie du Logos*, Hachette, 1990.

Todd E., *Le destin des immigrés, Assimilation et ségrégation ans les démocraties occidentales*, Éditions du Seuil, 1994.

Todd E., *L'origine des systèmes familiaux*, Gallimard, 2011.

Toufic Fahd, « l'islam et ses sectes », *Histoire des religions* (III), La Pléiade, Gallimard.

Wach J. *Sociologie de la religion*, 1947, traduction M. Lefèvre, Payot, 1955.

Wilson E.O., *Sociobiology : The new synthesis*, The abridged edition, The Belknap Press of Harvard University Press, Cambridge, 1980.